

*Ces amours
qui nous tuent*

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Ces amours qui nous tuent / Sissie Roy

Nom : Roy, Sissie, 1983- , auteure

Identifiants : Canadiana 20230084958 | ISBN 9782897839758

Classification : LCC PS8635.O911545 C47 2024 | CDD C843/.6-dc23

© 2024 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : Sergiy Katyshkin / Shutterstock

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2024

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

SISSIE
ROY

*Ces amours
qui nous tuent*



LES ÉDITEURS RÉUNIS

À Cédric

«J'ai passé tellement de temps dans l'obscurité que j'avais
presque oublié à quel point le clair de lune est beau.»

– *La mariée cadavérique*, Tim Burton

1

Holden

<i>Can you hear the silence?</i>	Peux-tu entendre le silence ?
<i>Can you see the dark?</i>	Peux-tu voir l'obscurité ?
<i>Can you fix the broken?</i>	Peux-tu réparer ce qui est cassé ?
<i>Can you feel, can you feel my heart?</i>	Peux-tu sentir, peux-tu sentir mon cœur ?
<i>Can you help the hopeless?</i>	Peux-tu aider les désespérés ?
<i>Well, I'm begging on my knees</i>	Eh bien, je supplie à genoux.
<i>Can you save my bastard soul?</i>	Peux-tu sauver mon âme de salaud ?

Bring Me the Horizon, « Can You Feel My Heart », *Sempiternal*, 2013.

En équilibre sur le bout des orteils, je teste les limites de la gravité et de mon courage. Le vide se projette, quelques mètres plus bas, sombre et inquiétant. Ma conscience est prête à se laisser aller, à flancher, alors je ferme les yeux et profite du bruit des vagues une dernière fois avant de me lancer.

Les bras tendus vers le ciel, je prie silencieusement. J'implore que l'on m'aide, que quelqu'un là-haut vienne me chercher. Dieu, Satan, l'enfer, le paradis, les limbes. Peu importe, mais il faut

que l'on abrège mes souffrances. Les forces me manquent, ma volonté de mourir s'amenuise. Le cœur lourd, je fixe l'horizon, des larmes perlant au coin de mes yeux. Les réponses tardent à venir, m'amenant à penser qu'elles ne viendront jamais, que personne ne m'aidera. Alors, je n'hésite plus, je ne réfléchis plus, je saute, je plonge vers l'unique chose que je souhaite : ma mort. J'ai toujours pensé que lorsque mon heure viendrait, je serais triste de quitter ce monde, mais c'est faux ; j'exulte de ne plus avoir à vivre cette existence merdique. La descente n'est pas longue, une seconde ou deux tout au plus. L'atterrissage n'est pas douloureux. Il est même enveloppant et apaisant, mais il signifie la fin de ma misère.

Contre ma volonté, quelqu'un me tire vers le haut. Je ne suis pas venu ici dans le but de me suicider, mais une fois au bout de la jetée, je n'ai pas pu résister à ce désir qui fait rage en moi. Tout tournait en boucle dans ma tête, tous ces événements passés et présents qui ont fait de moi l'homme que je suis. Mon existence ne vaut pas la peine d'être vécue. Tout ce que je suis est misérable, sale et dégoûtant. Alors, j'ai sauté depuis le quai dans l'espoir de me fracasser contre les rochers et de cesser de souffrir. Ce qu'il y a de dégoûtant avec l'espérance, c'est qu'à tout moment, elle peut t'enfoncer un couteau dans le cœur. Ensuite, elle te regarde bêtement te vider de ton sang, sourire narquois sur les lèvres, se délectant de cette vision macabre. Elle va même jusqu'à pousser son arrogance à l'extrême en murmurant contre ton oreille : « Relève-toi, je te regarde. Prouve-moi que t'es digne de vivre. » Et ça l'amuse. Elle ricane. Si je parle d'elle au féminin, c'est qu'il n'y a que la gent féminine pour torturer un homme jusqu'à le rendre fou pour finalement se délecter des dommages qu'elle a causés.

Quelqu'un m'agrippe et me tire vers le haut, donc. Mon corps mou et fatigué est traîné sur le sable tiède. La personne souffle, elle semble rencontrer des difficultés à me mettre en sécurité. Remorquer mon mètre quatre-vingts sur le sable ne doit pas être une partie de plaisir, mais elle force et grogne. Dans une autre situation, je rirais, mais pour le moment, j'ai surtout envie de

pleurer. Elle me parle, mais je n'entends pas un traître mot. Elle, parce que bien entendu c'est une femme ; il n'y a qu'une femme pour me sauver.

Merci la vie pour ton ironie !

Elle se penche vers moi, et tout ce que j'arrive à voir, ce sont ses yeux bleus comme l'océan. Je débloque, il fait sombre et il n'y a que la lune pour m'éclairer ; ça vient sans doute de mon imagination dérangée.

— Ça va ? T'as besoin que j'appelle les secours ? Tu respirez bien ?

Sa voix est douce, chaude, mais inquiète. Je ne veux pas qu'une inconnue se fasse du souci pour moi. En fait, je préférerais que personne ne s'inquiète de ma triste personne. On dit qu'il vaut mieux être seul que mal accompagné, mais ce qu'on ne dit pas, c'est que la solitude pèse. Elle est lourde, oppressante, et t'as beau avoir des amis qui te collent au cul, tu ne peux te débarrasser de ce sentiment qui te pulvérise l'estomac.

— Laisse-moi tranquille, toussé-je.

— Bon sang ! Je te sauve la vie et tu m'engueules.

— Holden ! Holden ! s'écrie mon ami.

Et voilà ! Les emmerdes commencent.

Deacon va me passer un savon, m'engueuler jusqu'à me réduire en charpie pour que je me ressaisisse. Il va probablement me secouer tellement fort que ma tête quittera mon corps.

— Il se passe quoi ? s'écrie-t-il, paniqué.

Deacon n'habite pas très loin de la plage, et souvent, après le travail, il vient marcher avec Lucky, son husky. Ce soir, la chance n'est assurément pas mon alliée.

— Il a sauté depuis le quai. Je l'ai sorti de l'eau, car il ne remontait pas.

Tout de suite, il m'attrape par le t-shirt et me hisse à sa hauteur. Son regard noir me transperce l'âme. Deacon est comme mon frère. On se connaît depuis presque toujours. Quand un de nous deux traîne quelque part, l'autre n'est jamais bien loin. D'habitude, je trouve ça marrant, mais cette fois, j'aurais préféré qu'il reste chez lui.

— Il t'arrive quoi? T'as quoi dans la tête depuis deux mois?

— Tu ne devrais pas lui parler comme ça, s'interpose l'inconnue. Il ne va pas bien, c'est évident.

— T'as pas envie de te mêler de tes affaires? aboyé-je. En fait, tous les deux, occupez-vous de votre merde et pas de la mienne.

— Mais quel homme adorable tu es! Je suis trempée à cause de toi, et tu m'envoies chier.

Il n'y a pas de tension dans sa voix, je dirais même qu'il y a de l'amusement. Elle se penche, ramasse son sac et s'éloigne de nous. Deacon me lâche et je retombe mollement par terre.

— Tu vas dans tous les sens, Holden! Ça suffit! Si toi, tu veux continuer dans cette voie, dis-le-moi, car moi, j'en peux plus de m'inquiéter pour mon ami.

— Non, mais personne ne te demande de le faire! aboyé-je.

Il se laisse tomber à côté de moi et le silence s'installe lourdement entre nous. Deacon m'a toujours compris, peut-être même mieux que je n'y arrive, mais pour ce coup, il semble à côté de la plaque.

— Explique-moi...

— Y a rien à dire, soupiré-je.

— Bon sang! T'aurais fait quoi si cette fille ne t'avait pas sorti de l'eau?

— J'aurais coulé et je serais mort, point final!

— Et t'as pensé à ceux que tu aurais quittés? À moi? À ta sœur? À ta mère?

— Raconte pas de conneries! Vous vous en tireriez mieux sans moi!

— Si tu vas mal, va consulter un spécialiste!

— T'as fini de me donner des ordres? Fais ci! Fais ça! J'en ai marre. Puis-je vivre ma chienne de vie comme je l'entends sans que tu t'en mêles?

— T'es sérieux? T'en as marre? Ça tombe bien, car moi aussi!

Il se lève et remonte la plage jusqu'au petit sentier qui mène à la route. Je reste là, trempé et grelottant. Le mercure a chuté de plusieurs degrés et je commence à avoir froid. Je ne prends pas conscience que mon meilleur ami a préféré foutre le camp plutôt que de m'aider.

Tranquillement, je me relève et prends la direction que Deacon a empruntée quelques minutes auparavant. J'habite tout près, à quelques rues seulement de cet endroit magnifique. Deacon, lui, a acheté une maison avec accès à la plage. Nous sommes donc souvent ici pour profiter du soleil et des femmes.

La mort dans l'âme, le cœur en vrac, j'entre chez moi, retire mes vêtements dans la salle de bains et, nu comme un ver, je me glisse sous les couvertures.

2

Holden

<i>I've lost my god damn mind</i>	J'ai perdu mon putain d'esprit.
<i>It happens all the time</i>	Ça arrive tout le temps.
<i>I can't believe I'm actually meant to be here</i>	Je ne peux pas croire que je suis destiné à être ici.
<i>Trying to consume, the drug in me is you</i>	Essayant de consommer, la drogue en moi, c'est toi.
<i>And I'm so high on misery</i>	Et je suis vraiment misérable.
<i>Can't you see?</i>	Tu ne le vois pas ?

Falling in Reverse, « The Drug in Me Is You », 2011.

Trois mois plus tard...

Quatorze heures viennent à peine de sonner et je suis déjà bien installé, une bière à la main, dans ce bar miteux. C'est mon refuge. Chaque jour, je m'y terre avec mon humeur de merde et mon besoin de me défoncer la gueule à grands coups d'alcool. Depuis ma minable tentative de suicide, je n'ai guère avancé ni tenté de corriger mes problèmes. Ce n'est pas comme si je n'avais pas les capacités, je suis un jeune homme fort et plein d'avenir, mais je

n'en ai pas envie. Je n'ai plus cette force ou ce désir de me battre. Je me laisse simplement aller dans ma noirceur.

Les trois derniers mois ont été ponctués de noirceur, d'alcool, d'insomnie et de baisés sans intérêt. Ça peut paraître dénué de sens, mais la pénombre accentue mon mal-être. Chaque nuit, l'insomnie est une claqué en pleine figure qui me ramène dans la réalité et qui ne connaît qu'une seule cure : le sexe en abondance. M'abandonner dans des bras de femmes tous les soirs m'empêche de penser à elle.

Clarissa, la serveuse, me lance un sourire enjôleur auquel je répons. Au fil des mois, mes gestes sont devenus machinaux. Depuis mon enfance, je sais à quel moment sortir mes armes : mes larmes. Kurt Cobain a chanté : *The finest day that I've ever had when I've learned to cry on command*¹. Les gens ne sont jamais insensibles à un homme qui pleure. Encore faut-il savoir doser. J'ai appris cet art en regardant ma mère.

Eh oui, je fais partie de ces gens qui vivent avec les fêlures laissées par leurs parents. Après tout, ne dit-on pas père manquant, fils manqué ? Mais aussi que le but d'une mère toxique est de ne pas laisser son fils exister ? J'ai vécu les deux.

Me coupant de mes sombres et sales pensées, Clarissa s'assied en face de moi. Elle me sourit et pose une bière à la place de celle que je viens de terminer. Mes yeux remontent vers elle ; ils s'attardent sur ses seins, son long cou, puis jusqu'à ses lèvres charnues. Nos rapports sont amicaux, parfois charnels, mais jamais ils ne sont véritablement intimes. Il est impossible de créer des liens profonds avec une autre personne lorsque l'on ne caresse que la surface. Plus personne ne percera ma carapace. Plus aucun homme ne deviendra mon ami. Plus aucune femme ne se glissera dans mon

1. *On a Plain* est une chanson de Nirvana parue en 1991 sur l'album *Nevermind*. Traduction : Le plus beau jour de ma vie est quand j'ai appris à pleurer sur commande.

cœur. Jamais Clarissa ne saura que le petit ami de maman passait sa main sous mon pantalon lorsque j'avais cinq ans. Il aimait me toucher et me demandait dans un murmure si je me sentais sale. Cet homme est entièrement responsable de mes rapports ambigus avec le sexe. Mes relations destructrices avec la gent féminine sont causées par ma mère, qui n'a pas su me protéger. Toutes les autres paieront pour ce qu'elle n'a pas su faire. Ma difficulté à gérer l'abandon est provoquée par eux trois : mon géniteur, ma mère et son homme. Et c'est le monde dans son entièreté qui subira mes travers, mes fêlures, mes écorchures.

- La journée n'est pas facile, hein ? lance-t-elle tristement.
- Non ! Elle ne l'est pas. J'ai pas envie de faire causette.
- Je comprends, mais je suis là si jamais tu changes d'avis.

Ce serait sans doute mieux de m'en tenir à quelque chose de simple et de la remercier de cette chouette attention, mais je préfère lui faire un clin d'œil. Je ne devrais pas tenter de la séduire, mais après plusieurs verres, le jeu s'enclenche aisément entre nous deux. Sa présence arrive à me faire oublier ma triste existence. Ce n'est pas sage de ma part de jouer à ce jeu malsain, mais c'est plus fort que moi.

- Je suis là, Holden !

Déjà, il y a une table avec cinq jeunes adultes qui font du tapage et picolent. Ma tête pivote vers eux lorsque l'un d'entre eux hèle Clarissa de façon pas très gentleman. Elle pose sa main sur la mienne avant de se lever et de se diriger vers eux.

J'avale une longue gorgée de bière, puis je pose les yeux sur mon cahier d'écriture. Mon rêve serait d'être un écrivain, de toucher les gens avec mes textes sombres sur la vie. Malheureusement, la réalité est tout autre. Je n'écris plus depuis trois mois et aujourd'hui, le haut de mon cher carnet est noirci du dessin parfois abstrait ou sombre que je pratique depuis mars. Cette fois, mon œuvre d'art est une constellation. Des *fucking* étoiles handicapées avec

leurs pointes inégales, grossières et qui dansent sans but. Ce qui est toujours mieux qu'hier : j'en étais à dessiner des petits bonshommes en train de mourir dans une mare de sang. Il y avait des épées, une tronçonneuse, et tous avaient des sourires comme s'ils étaient heureux de mourir.

Fuck that shit!

Je suis pathétique!

J'ai plus envie d'écrire!

Je repousse violemment mon cahier et sors un livre de mon sac à dos : *Le portrait de Dorian Gray*, d'Oscar Wilde. Le côté narcissique de Dorian devrait alléger ma mauvaise humeur. Un incroyable chef-d'œuvre, ce roman, écrit par un génie. J'aimerais pouvoir en faire autant, mais au rythme où je vais, je ne suis pas près de terminer un manuscrit. Tranquillement, je me laisse aller et me perds dans les bas-fonds tordus du personnage principal et de ses acolytes, vidant mon esprit de tout ce qui se passe autour de moi.

Cet interlude me procure un bien fou, et lorsque la réalité me rattrape, j'ai besoin de quelques secondes pour comprendre que je suis encore dans ce bar minable. La porte tape lourdement contre le chambranle lorsqu'elle se referme. C'est toujours le même bruit. J'en ai l'habitude depuis le temps que je viens ici... depuis mars... Les gars attablés pas très loin de moi poussent des sifflements que je qualifierais de vulgaires plutôt que flatteurs. J'essaie de faire abstraction de leurs commentaires salaces sur la nouvelle arrivée. Je déteste ce genre de gars, ceux qui rigolent en pinçant les fesses d'une fille qui passe près d'eux comme si elle était un morceau de viande. J'admets utiliser la gent féminine pour assouvir mes fantasmes et me vider l'esprit, mais jamais je ne me permettrais d'agir ainsi.

Ma curiosité l'emporte sur mon bon sens, et je relève la tête, comprenant aussitôt pourquoi ils s'excitent de la sorte. La fille en question a les cheveux blonds, des jambes trop longues pour être

réelles. Ses yeux sont maquillés en noir et ses lèvres, en rouge sang. Sa peau est pâle, quasi translucide, et je peux presque y voir ses veines bleutées. Certes, elle est jolie, mais je ne vois pas pourquoi elle est ici. Ce n'est pas le type de fille à traîner dans ce genre de bar merdique. Je la détaille longuement du regard.

Un nouveau sifflement vient déranger ma contemplation. Je lâche la jeune femme des yeux, pour jeter un coup d'œil à ces crétins qui n'ont guère de classe. Ils ricanent et passent des remarques plus que vulgaires sur la nouvelle arrivée, qui, elle, pousse un soupir. Elle enlève son long imperméable noir, le pose sur un tabouret et s'assied sur un autre. Elle porte un jean noir moulant et un t-shirt des Ramones, un groupe de punk des années 1970. Son bras droit est recouvert de tatouages.

Impressionné, je ne peux pas détacher mon regard d'elle. Elle ressemble à un ange, magnifique, pur et doux. Je n'ai jamais rien vu de tel. Elle rejette ses longs cheveux blonds par-dessus son épaule et je frémis. Elle se retourne et, sans que je comprenne pourquoi, ses yeux se soudent aux miens.

Oh shit!

Ses yeux bleus ont une dureté qui me fait tressaillir. Est-ce que les anges portent ce détachement en eux? Non! Non! Je me suis trompé, elle n'a rien d'angélique. Elle est démoniaque. Je ne peux le supporter, je détourne les yeux comme si l'on m'avait électrocuté. Son regard est trop intense, brutal, contenant une touche de désir. Sa trop longue chevelure descend en cascade dans son dos. Un sourire amusé se dessine sur son visage. Je comprends que comme un idiot, je retiens ma respiration. Je baisse les yeux et attrape ma bière, que je bois d'un trait. Je me lève d'un bond, accrochant la table au passage. Ma bouteille vide tombe et se fracasse sur le sol alors que moi je fonce aux toilettes, faisant claquer la porte derrière moi.

L'image que me renvoie le miroir me laisse pantois. Bon sang, j'ai déjà rencontré des femmes bien plus belles, bien plus *sexy*, bien plus bandantes que celle-ci ! Jamais je n'ai réagi comme la loque que je suis en ce moment.

Ai-je perdu la tête ?

Mes mains tremblent. Je me regarde encore un moment. Mon teint est pâle, presque blême. J'ai perdu beaucoup de poids, mes joues sont creusées. D'énormes cernes bleutés accompagnent mes yeux verts, probablement dus à mes nombreuses nuits d'insomnie. J'ai l'air malade, mal en point même. Ma barbe a presque deux semaines d'âge. Heureusement que je sais quoi dire pour séduire une femme.

Je ne comprends pas pourquoi j'arrive à ramener des filles chez moi chaque soir. Peut-être sont-elles attirées par mes belles paroles. Il faut dire que j'excelle dans le bla-bla.

Allez, man ! Retourne à ta table, ramasse tes trucs et barre-toi d'ici.

Je sors rapidement de ma cachette et marche sans regarder personne, attrape mon roman et le lance avec force dans mon sac. Je réserve le même sort à mon cahier, mais je remarque une bouteille sur ma table, alors que j'ai éclaté la mienne contre le sol. Je relève la tête et regarde Clarissa, qui se contente de me pointer la belle blonde. Cet ange, ce démon, je ne sais plus ce qu'elle est, s'avance vers moi. Je déglutis avec peine. Je remarque ses bottes à talons hauts qui lui montent jusqu'à mi-mollet.

Cesse de la regarder tout de suite !

Merde ! Elle est en train de me causer une érection. Je m'affale sur ma chaise et pousse un soupir. Elle me sourit ; en ce moment, elle est un ange. Son regard glisse dans le mien et s'y fixe. Un sentiment de déjà-vu s'empare de moi et me tord les entrailles. Il veut me ramener à un moment dont je ne parviens pas à me souvenir.

— Merci pour la bière, marmonné-je.

— De rien ! Tu lis quoi ?

— Hum ! Je...

Je n'arrive ni à soutenir son regard ni à énoncer des phrases correctement. J'ai l'air d'un attardé, mais mes facultés cérébrales sont occupées à chercher où j'ai vu cette fille. Je tente une rapide investigation de mon passé, mais je ne trouve rien.

— Tu n'es pas du genre très loquace, toi. Si tu veux discuter, je serai au comptoir, ricane-t-elle.

Elle retourne sur son tabouret sans attendre de réponse de ma part. Je détaille de nouveau son corps, la courbe de ses fesses, ses cheveux, ses jambes. J'essaie de me creuser la tête, mais je n'y arrive pas. Peut-être que si je le lui demande, elle saura. Peut-être que si je la questionne sur sa vie, j'aurai un éclair de lucidité. Elle attrape son sac et en sort un cahier. Comme elle est de dos, je ne vois pas ce qu'elle fait. Cependant, je peux constater qu'elle, elle ne manque pas d'inspiration.

— Qu'as-tu fait ? me demande Clarissa en s'asseyant à ma table.

— Quoi ? Quoi ? m'emporté-je.

Je préférerais qu'elle s'occupe de ses affaires et non des miennes.

— T'as cette sublime créature qui te paie une bière et tu bafouilles quand elle te parle.

— Pourquoi tu m'emmerdes ?

— Bah parce que t'avais l'air con ! ricane-t-elle.

Je me contente de la dévisager, l'air de dire : « N'en rajoute pas ! » Cependant, mon regard incendiaire ne la ralentit pas dans son élan de me faire la morale.

— Holden, tu as dit « Hum » à cette fille qui se présente devant toi comme un cadeau, alors que tu as l'air de ça, me charrie-t-elle en me pointant du doigt.

Une envie irrépréhensible de l'envoyer promener s'empare de moi. Elle pose sa main sur moi, une lueur compatissante dans ses yeux. Je ne la comprends pas et tout ce que je souhaite, c'est qu'elle cesse de me faire chier.

— Écoute, l'autre fille ne reviendra pas. Tu dois te faire à l'idée, elle serait revenue, depuis le temps. Tu ne peux pas traîner ici, baiser quiconque, être trop soûl pour maintenir une conversation ou te rabattre sur moi quand tu ne trouves personne.

Clarissa me plante là et retourne faire ses tâches. Comment ose-t-elle me laisser ainsi et ne pas me donner la chance de répliquer ? Je la regarde, alors qu'elle va discuter avec d'autres clients. Un mouvement brusque de la fille au comptoir me rappelle sa présence. Elle déchire une page de son carnet et repose ses biens dans son sac. Elle boit sa bière d'un trait et laisse un pourboire à Clarissa.

— Hé, Claie, je te laisse un truc à jeter sur le comptoir, d'accord ?

— T'es sûre ? Ça me semblait assez prometteur.

— Non, je ne crois pas que ce projet ira bien loin. Brûle-le, marmonne-t-elle en haussant les épaules d'un geste désabusé, presque las.

— Aucun problème, ma belle.

Les deux filles papotent comme si elles se connaissaient depuis un moment. Pourquoi Claie ne m'a-t-elle jamais parlé d'elle ? Peut-être parce que nous ne conversons jamais. Peut-être parce que je ne me suis jamais intéressé à sa vie. Maintenant, je me sens stupide. Je jette un coup d'œil au comptoir, j'y vois « le truc » dont elle veut se départir. Une simple et vulgaire feuille de papier. Sans savoir pourquoi, je me sens attiré par cette feuille insignifiante, je désire voir ce que c'est, ou pire, y trouver la petite étincelle qui me donnerait envie de courir derrière elle pour la rattraper et lui parler. Normalement, comme quelqu'un de sain, pas comme

le dégénéré que j'ai été. J'attrape mon sac et me dirige vers le comptoir. Je sens le regard amusé de Clarissa dans mon dos, mais je m'en fous.

Je sors du bar si rapidement que je passe près de percuter un joli petit couple de merde qui marche main dans la main. Je marmonne de brèves excuses en regardant un peu partout. À gauche... à droite... elle n'est nulle part !

Désespéré, je fais quelques pas vers la rue, et je l'aperçois au tournant. Je m'élançe à sa suite. Elle traverse à l'intersection. Je continue sans me soucier de la circulation. Une voiture me klaxonne et le conducteur me traite de con. Je n'interromps pas ma course pour autant, mais lui présente un doigt d'honneur. Alertée par les bruits et les cris, elle se retourne, cesse de marcher et s'avance vers moi.

— Tu me suis ? suppose-t-elle en riant.

— Je m'excuse pour la façon dont je me suis comporté tantôt.

Elle penche la tête légèrement sur le côté. Un sourire sincère apparaît sur ses lèvres. Elle est un ange.

— T'as oublié ça au bar ? continué-je sans trop savoir quoi dire.

Je lui tends son papier froissé. Ma main se trouve en suspension dans les airs et elle ne fait que considérer ce que je lui rapporte.

— Pourtant, tu m'as entendue dire à Claie de le jeter.

La situation l'amuse, et moi, je me sens encore plus idiot.

— C'est peut-être une excuse pour te parler.

— Peut-être, mais ça ne m'est d'aucune utilité. Donc, fais-en ce que tu veux.

Elle consulte sa montre. La nervosité s'empare de moi. Une envie de la retenir me terrasse.

— Et si on allait prendre un café ?

— J'ai un rendez-vous dans dix minutes.

Fabuleux ! Une nouvelle humiliation !

— C'est mon agent, spécifie-t-elle d'une voix douce.

— Tu es mannequin ?

De nouveau, je la détaille du regard. Oui, elle pourrait l'être. Quel homme normalement constitué arriverait à résister à ses grands yeux bleus, à ses lèvres charnues, à sa fossette ? Pas moi ! Pas en ce moment ! Son rire m'a fait sursauter, et elle pouffe de plus belle.

— T'es sérieux ? Je ne suis pas assez belle pour être mannequin.

Je n'ai pas envie d'entrer dans un jeu de séduction en lui assurant qu'elle est belle à faire damner n'importe quel saint.

— Alors, dis-moi : pourquoi as-tu un agent ?

— Parce que je suis peintre, et que mes œuvres seront exposées la semaine prochaine.

Je baisse les yeux sur le papier froissé que je tiens dans ma main droite. Un dessin. Un idiot de dessin. Je reconnais les bouteilles étalées derrière le comptoir, les miroirs presque crasseux et Clarissa. C'est le bar... Sur cette simple feuille de papier, il règne tout ce que j'ai vu la première fois que j'ai mis les pieds dans cet endroit. Ma rédemption.

— Ouais, je n'en voulais plus. Garde-le. Si jamais tu as envie de me retrouver, ma signature est au bas de la feuille.

— Quoi ? T'as pas un numéro plutôt ?

— Oui, mais si tu arrives à me retrouver, c'est que tu auras mis suffisamment d'efforts pour oublier l'autre fille.

Je la regarde plus en détail pour comprendre qui elle est, mais à part un sentiment de déjà-vu, je n'y arrive pas.

— On s'est déjà rencontrés, hein ?

— C'est le cas, oui. Je dois vraiment y aller, annonce-t-elle lorsque son téléphone sonne dans la poche de son imperméable. Enchantée d'avoir fait ta connaissance une seconde fois. À bientôt, peut-être.

Et elle se sauve, me laissant là, incapable de bouger ni même de réfléchir. Je tourne finalement les talons après cinq bonnes minutes de stupeur. Je retourne chez moi, comme si on m'avait échangé contre un robot. Mes gestes sont machinaux. Je suis ébranlé. Je monte au pas de course l'escalier et entre dans mon appartement. Je me laisse choir sur le divan, le dessin toujours dans ma main. Je le pose sur la table basse. Mes yeux se portent sur sa signature.

— *Fuck!* Pourquoi elle signe comme un pied ?

Black... OK, ça, je réussis à le lire, mais le reste me semble illisible.

Un «S»... deux «e»...

Seven Black ?

Qui utilise un dessin en 2024 pour retrouver une autre personne ?